

rent la simplicité naïve d'une société à peine formée. Cependant il est un caractère remarquable par lequel ces poésies touchent au côté léger et sentimental de la poésie lyrique, c'est-à-dire à l'épigramme, qui tient de près à l'ode, mais qui n'en est que le parfum le plus suave, qui n'est que l'expression rêveuse d'un cœur tendre et affligé, tandis que l'ode est l'élan passionné d'une âme fortement émue. Rappelez à vos souvenirs quelques vers des poètes du XV<sup>e</sup> siècle, et vous y surprendrez un certain ton de mélancolie qui étonne chez ces poètes de cour ou dignitaires de l'église que la fortune comblait de ses faveurs. Je ne parle pas de la fausse Clotilde de Surville, dont une critique éclairée a fait justice depuis plusieurs années ; mais entendez le poète favori de Marguerite d'Écosse, Alain Chartier, déplorer dans ses vers l'ambition des hommes et l'inconstance de la fortune :

O fols des fols, et les fols mortels hommes,  
 Qui vous fiez tant ez biens de fortune !  
 En celle terre, et pays où nous sommes,  
 Y avez-vous de chose propre aucune ?  
 Vous n'y avez chose vostre nesune (*aucune*),  
 Fors les beaux dons de grâce et de nature,  
 Si fortune donc, par cas d'aventure,  
 Vous toult les biens que vostres vous tenez,  
 Tort ne vous fait, ainçois (*mais*) vous fait droiture :  
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

Voyez encore quelle douce et aimable tristesse, quelle monotonie plaintive domine dans ces vers de Charles d'Orléans, le digne père de Louis XII :

En la forest d'ennuyeuse tristesse,  
 Un jour m'advint qu'à part moi cheminoye ;  
 Si rencontraï l'amoureuse déesse  
 Qui m'appella, demandant où j'alloye.